

Le monde de la conservation

Donald Insall



Fig. 1. Chevening, Kent; vue aérienne après la fin des travaux. Une intégration typiquement anglaise de l'architecture et du paysage (*Aerofilm*).

Monumentum, 25 (2) 83-108, 1987



FIG. 2. Donald Insall.

Belgravia est un quartier de Londres qui date du début du dix-neuvième siècle, renommé pour son tracé régulier et pour ses longues rangées de maisons aux façades uniformes couvertes de stuc, mais à l'extrémité nord de West Eaton Place se trouve une exception inattendue dans cet urbanisme raffiné et imposant. Un portail en fer forgé clôt l'extrémité d'une courte rue, et en passant au-delà, on se retrouve dans une petite cour remplie de verdure, face à un bureau d'architecte (Fig. 3). Ce bâtiment a des liens de longue date avec l'architecture. Avant même la construction du quartier au XIXe siècle il existait un petit groupe de cottages qui a été converti en hôtel particulier au cours des années 1920 par Oliver Hill (qui détient une place importante dans l'histoire du développement de l'architecture moderne en Angleterre, tout en étant expert dans l'architecture anglaise du XVIIe siècle).¹ La maison est devenue par la suite le bureau de Vincent Harris, le dernier architecte anglais à construire des bâtiments publics monumentaux de style classique. Harris a offert le bâtiment à la Royal Academy qui l'a vendue aux enchères au troisième architecte de l'histoire de cette maison, Donald Insall, partenaire principal du bureau qui l'occupe à l'heure actuelle.

Au cours de nos entretiens avec M. Insall (Fig. 2), nous voulions découvrir s'il avait eu des ancêtres dans l'architecture, mais autant qu'il sache, ce sera lui le premier de la famille à s'occuper de bâtiments d'une façon professionnelle. Il y a néanmoins une tradition familiale d'artisanat de haute qualité dans le cuir pour laquelle sa famille était bien connue dans l'ouest de l'Angleterre. Il est né à Clifton, faubourg élégant de Bristol, en 1926, et il pense que ses pensées se sont probablement portées vers l'architecture pour la première fois lorsque ses parents se sont fait construire une nouvelle maison alors qu'il était lui-même à l'âge des premiers émotions artistiques.

Il a poursuivi ses études à la Royal West of England Academy et aux Royal Academy Schools à Londres; et même au cours de ses années d'études l'intérêt qu'il prenait aux bâtiments anciens s'est développé d'une façon évidente. Il se rappelle que c'était une attitude peu commune à cette époque quand des idées nouvelles en architecture arrivaient de l'Europe continentale pour combattre et vaincre les modes traditionnelles de dessin et de construction. Mais ses préférences personnelles ressortent déjà des détails de ses jeunes années: en 1955 il a gagné une bourse (la Neale Bursary) décernée par le Royal Institute of British Architects, et le sujet de son étude était l'emploi de la photographie pour mesurer des bâtiments anciens. Pendant plus d'une année il a acquis une expérience précieuse en faisant, en compagnie de John Harvey, un relevé d'architecture de Winchester College. Le RIBA lui a décerné encore un autre prix, la Banister Fletcher Essay Medal, et il est significatif que le sujet de sa dissertation était William Richard Lethaby, architecte sensible et de grande influence, qui enseignait il y a quatre-vingts ans que, bien que l'architecture doive être innovatrice

¹ *Country Life*, le 23 juillet 1921.

nous ne saurions oublier nos connaissances historiques, et même si nous le voulions nous n'aurions pas le droit de le faire. L'important, c'est de savoir les organiser, et ne pas nous laisser trahir par elles.²

Lethaby est connu aussi par son travail effectué en tant que Directeur de la Central School of Arts and Crafts à Londres. A partir de 1896 il a pu y mettre en pratique quelques-unes de ses idées sur l'éducation d'un architecte; il la voulait basée sur une connaissance des matériaux et des

² Lethaby, W.R., *Architecture*, Londres 1911, 249.



FIG. 3. Une petite cour remplie de verdure, face à un bureau d'architecte.

techniques de construction plutôt que sur les styles de l'architecture. 'La civilisation repose sur des fondements,' répétait-il; et au cours des vingt années ou il était chargé de l'entretien de la fabrique de l'Abbaye de Westminster, Lethaby l'a conservée soigneusement, suivant les principes de la Society for the Protection of Ancient Buildings. Cette organisation historique a été fondée en 1877 par William Morris et John Ruskin, et Lethaby s'est intimement lié à ses efforts. Cette association avec les idées et les écrits de Lethaby a exercé une forte influence sur M. Insall, qui sent que ce personnage révérend 'est devenu une partie de moi,' et par conséquent c'est bien à propos qu'il a reçu de la SPAB en 1952 une des bourses qui portent le nom de ce grand homme (Lethaby Scholarship). En même temps trois autres jeunes architectes ont reçu des bourses, Peter Locke (maintenant associé principal du bureau), sa femme Janet, et Pamela Cunningham.

Ces bourses, jusqu'à une date toute récente, étaient littéralement le seul moyen pour un jeune architecte de poursuivre une formation organisée en matière de conservation en Angleterre, et elles ont une forme particulière. Elles consistent en une série de brefs séjours dans les bureaux d'un nombre d'architectes qui sont membres de la Société, et suivent les

FIG. 4. Asgill House, Surrey vue du jardin, avec les rajouts et les changements faits au dix-neuvième siècle.



principes de conservation proposés par Morris et Ruskin: réparation conservatrice, respect de la matière de toutes les phases historiques du bâtiment. On ne saurait exagérer l'importance de la Société dans la formation de la politique de la conservation. Ses principes forment la base des méthodes généralement suivies en Angleterre, mais en plus ils ont exercé leur influence dans d'autres pays européens au cours des dernières années du XIXe siècle. Il y a cent ans, par exemple, lorsque Giacomo Boni a été nommé directeur des travaux pour les monuments romains, c'est en regardant les principes énoncés par la SPAB qu'il a élaboré les siens. Hermann Muthesius a introduit les mêmes principes en Allemagne, et ils n'étaient pas inconnus en France non plus.

La Société poursuit sa tâche à l'heure actuelle aussi vigoureusement que jamais, et on la considère comme la doyenne de toutes les sociétés pour la protection de l'environnement. Nous avons demandé à M. Insall s'il pensait qu'il travaillait toujours selon les principes de la SPAB. C'est avec un grand respect qu'il a parlé de ce que Morris et ses successeurs ont apporté à notre compréhension de ce que représentent les bâtiments anciens, lorsqu'ils ont compris et expliqué qu'un bâtiment est un

FIG. 5. Asgill House vue du jardin, après la restauration qui lui a rendu sa forme originale.





FIG. 6. Chevening en 1970; côté nord du corps de logis avant restauration. A remarquer les changements des siècles précédents; l'étage supérieur et le portail rajoutés, la façade revêtue en partie de tuiles, et les fenêtres sans croisillons.

organisme vivant dont la biographie est aussi importante que la naissance. Comme le démontre la Charte de Venise, il est désormais généralement reconnu que la valeur véritable d'un monument réside non seulement dans sa forme primitive et dans sa qualité originale, mais aussi dans d'autres éléments tels que les marques du passé, et les apports des générations successives.³ Cette compréhension de la vraie valeur d'un bâtiment ne veut pourtant pas dire qu'une philosophie trop rigide soit de rigueur. Il faut, dit-il, juger chaque cas selon ses propres mérites, et on ne peut prononcer un jugement philosophique sur aucune solution sans une évaluation réaliste préalable. Que l'objet soit un bâtiment historique ou tout un quartier de ville historique, il est d'abord nécessaire de percevoir chaque élément, de les évaluer, de faire cas de leur nature, de leur valeur potentielle et des pressions qui s'exercent sur eux. Ce n'est qu'à ce moment-là que l'on peut formuler une politique qui guide ou qui intervienne dans le changement continu; il ne peut pas y avoir de réponse à toute occasion.

Nous avons discuté ce problème en examinant deux bâtiments pour lesquels M. Insall et son groupe ont été responsable: Asgill House, dans le Surrey, et Chevening, dans le Kent, bien connu comme résidence du Prince de Galles pendant quelque temps avant son mariage. Asgill House, un projet de Sir Robert Taylor, a été construit pendant les années 1760; c'est une villa anglo-palladienne bâti sur un site idyllique au-dessus de la Tamise près de Richmond. Au cours du XIX^e siècle, les propriétaires successifs l'avaient agrandi verticalement aussi bien qu'horizontalement,

³ Charte de Venise, Articles 3, 9 et 11. Il est intéressant de remarquer à ce propos que M. Insall a été responsable des travaux de conservation à Kelmscott Manor, la demeure de William Morris; voir *Monumentum* (1972), viii, 33-53.



FIG. 7. Chevening; côté nord après la restauration de l'unité de l'ensemble par la démolition de l'étage supérieur et la reconstruction d'un toit en pente.

ce qui avait fait disparaître la plupart des qualités particulières de l'oeuvre d'un architecte sensible (Fig. 4). En 1970 la maison (qui appartient à la Couronne) a changé de locataire, et celui-ci a profité de l'occasion pour lui rendre à sa forme originale (Fig. 5). La fameuse série de gravures publiée au XVIII^e siècle sous le titre de *Vitruvius Britannicus*⁴ montrait un plan et une élévation de la maison, et plusieurs gravures topographiques la montraient aussi; une reconstruction authentique de la forme originale était par conséquent relativement facile. Était-ce une bonne décision que d'enlever les additions des générations suivantes, qui formaient quand même une partie de l'histoire de la maison? Il a fallu dans ce cas bien peser les valeurs respectives, après avoir examiné la situation d'une façon réaliste; on a attribué plus de valeur à la conception originale de l'architecte qu'aux valeurs historiques que représentaient les rajouts.

On pourrait penser que dans le cas de Asgill House la décision était relativement facile; mais en ce qui concerne Chevening le problème était compliqué, et aurait pu se résoudre de plusieurs façons différentes. La tradition veut associer le nom du grand architecte du début du XVII^e siècle, Inigo Jones, à la première maison; il y aurait réalisé de grandes transformations pendant les années 1630. Son successeur, John Webb, y travailla en 1655; et c'est peut-être un architecte français, Nicholas Dubois, qui a ajouté des ailes et des pavillons en 1721 quand il a construit le gracieux escalier autoportant. En 1776 le toit du corps de logis a été relevé de trois mètres, et dix ans plus tard James Wyatt, architecte très à la mode, a refait une partie de la façade pour la couvrir de *mathematical tiles*

⁴ Woolfe, J., et Gandon, J., *Vitruvius Britannicus*, iv, pl. 74, Londres 1767.

(tuiles pour contrefaire un mur en brique). Au cours du XIXe siècle, on a enlevé les croisillons des fenêtres en même temps que l'on a fait d'autres changements sans grande importance (Fig. 6). Voici donc un bâtiment qui avait subi beaucoup de changements jusqu'à la mort du dernier propriétaire, lequel a légué la maison à la nation. En 1970 M. Insall a accepté la responsabilité de recommander au Conseil d'Administration les mesures nécessaires pour la conservation de la maison. Quels étaient les choix possibles? On aurait pu restaurer la maison en cherchant une version hypothétique du bâtiment de XVIIe siècle en s'appuyant sur la documentation disponible, mais pour cela il aurait fallu détruire les rajouts du XVIIIe siècle. On aurait pu réparer le bâtiment pour le laisser tel qu'il était, mais sa forme en 1970 semblait manquer d'unité architecturale, et il y avait en plus des questions de stabilité structurale.

Au cours d'une inspection les tuiles défectueuses ont été enlevées des murs, ce qui a laissé apparaître de graves fissures dans la structure, le résultat de l'addition de l'étage supérieur au XVIIIe siècle. Après de longues discussions, il a été décidé que, en tant que don du dernier membre de la famille Stanhope, la maison devrait rester comme un reflet du patrimoine de cette famille. Des considérations de structure ont pourtant mené à la décision d'enlever l'étage supérieur du corps de logis, et des raisons d'architecture, à celle de reconstruire le toit en pente suivant la forme originale, en y ajoutant un fronton pour achever la composition traditionnelle des éléments principaux (Fig. 7). On pourrait considérer le résultat, suggère M. Insall, comme un exemple du pragmatisme anglais, ou l'état actuel du bâtiment, les réparations nécessaires, l'emploi prévu, la signification historique et l'évaluation esthétique ont tous été soumis à l'examen, afin de dresser un bilan avant d'arriver à une proposition (Fig. 7).⁵

Il est relativement rare d'avoir la responsabilité d'une décision pareille. Il est plus normal que M. Insall et ses collègues se trouvent chargés de ce qu'on pourrait appeler plutôt un travail d'entretien majeur. La célèbre bibliothèque de Trinity College, Cambridge, par exemple (conçue par Sir Christopher Wren et construite entre 1676 et 1684); là, ils avaient l'impression qu'ils devaient faire face à tous les problèmes accumulés au cours des années: remplacer pierres et plomberies défectueuses, renforcer le plancher, et améliorer l'isolement des fenêtres (Fig. 8). Un tel travail ne se montre guère, mais il est absolument nécessaire si l'on veut prolonger la vie d'un bâtiment historique. M. Insall et ses collègues s'occupent actuellement de la restauration du magnifique plafond de la House of Lords dans le Palace of Westminster. L'intérieur de ce bâtiment célèbre du XIXe siècle n'est pas tout à fait ce qu'il semble (Fig. 9). Construite avec une charpente métallique, avec des poutres façonnées à la machine mais avec un décor fait à la main, la salle exige une analyse soignée, et plusieurs décisions différentes quant au degré souhaitable de rénovation ou de remplacement. Afin de consolider quelques-unes des sculptures compliquées M. Insall se sert de résines époxydiques et nous lui avons

⁵ *Architects' Journal* (1975), lxxi, 1303.

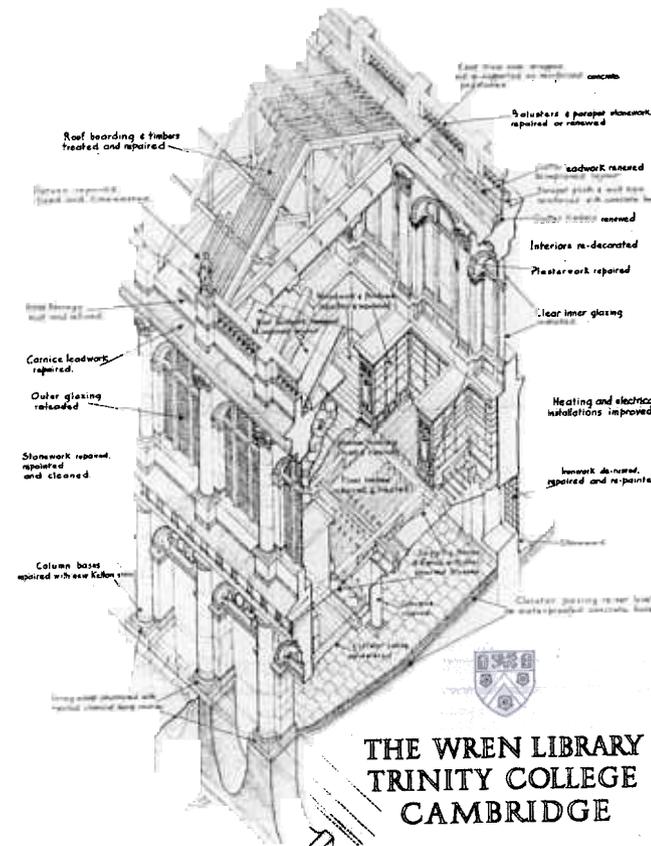


FIG. 8. Trinity College, Cambridge, la bibliothèque construite par Sir Christopher Wren; un travail d'entretien majeur. Section axonométrique des rénovations et des réparations.

demandé s'il employait souvent de matériaux nouveaux au cours de ses travaux de conservation. Le moins possible, nous a-t-il répondu, et cela seulement après avoir consulté le *Building Research Establishment*.⁶ Si un autre architecte, par exemple a déjà remplacé de la pierre par du plâtre ou du bois, il a de temps en temps remplacé cela à son tour par la matière plastique renforcée de fibres de verre; mais en général il se sert du même matériau que l'original.

Certaines des décisions citées ici peuvent sembler s'écarter des principes solides de William Morris et ses collègues, mais M. Insall estime qu'elles dépendent d'un examen réaliste et qu'il faut préférer cela à des prises de position dogmatiques. Il avoue que l'expérience reçue sous l'égide de la SPAB au cours de sa Lethaby Scholarship a été d'une grande

⁶ Voir Insall, D., *The Care of Old Buildings Today*, Londres 1973, pour les conseils de M. Insall sur les méthodes et les matériaux à employer.



FIG. 9. Palace of Westminster, House of Lords; un détail du magnifique plafond (*Crown Copyright*).

valeur et il reconnaît que les principes de la Société, avec laquelle il conserve des liens étroits, ont beaucoup influencé son travail professionnel. Mais il admet avec reconnaissance aussi ce qu'ont ajouté à cette expérience les deux années passées à la School of Planning and Research for Regional Development.

C'est E.A.A. Rowse qui a organisé ce cours à plein temps, à Londres. M. Insall se le rappelle comme un visionnaire qui s'est inspiré en grande partie de Sir Patrick Geddes, un des pionniers du planning de l'environnement. En 1904 Geddes avait écrit que les urbanistes ne devraient pas s'occuper d'Utopie (Non-lieu) mais plutôt d'Eutopie (Bon-lieu); au lieu 'd'imaginer un non-lieu impossible où tout est bien' ils devraient plutôt 'tirer le meilleur parti possible de chaque endroit.' En renouvelant le centre des villes, a-t-il dit, on devrait toujours respecter l'histoire, le folklore et le sens de la communauté exprimés par le tissu urbain existant. En 1915, Geddes a publié *Cities in Evolution*, une déclaration importante de sa foi passionnée: il a souligné la nécessité de comprendre à fond un lieu en préparant un examen détaillé de tous ses éléments avant même de commencer à contempler des projets pour son avenir. Ce n'est qu'à partir de la connaissance du passé d'une région ou d'une ville que l'on peut développer son avenir; le passé devrait s'intégrer avec l'avenir. Geddes estimait aussi que

les villes, les villages, les groupes, les associations doivent tous travailler à leur propre salut régional; pour cela, il leur faut la liberté, les idées, la vision pour projeter, et les ressources pour obtenir (a) l'amélioration de l'environnement . . . (b) l'élargissement des horizons mentaux . . . (c) les fêtes communautaires et autres enrichissements de la vie. Toutes ces choses doivent faire partie d'un projet qui va toujours de l'avant et que les années à venir pourront réaliser.⁷

M. Insall se rappelle cette formation, qui devait tant aux idées de Geddes (que l'on accepte plus facilement aujourd'hui qu'à l'époque où il les a énoncées pour la première fois) comme une période exaltante de sa vie et la source d'une grande influence personnelle. On y faisait continuellement appel à une philosophie fondée sur le besoin de continuité pour les villes autant que pour les bâtiments, et sur une attitude conservatrice en ce qui concernait le planning autant que le renouveau. Il estime que c'est un point essentiel de se servir à l'heure actuelle du mot 'conservation' plutôt que de 'préservation'—ce qui implique que l'on travaille avec, en alliance avec, le passé, au lieu de préserver simplement.

C'est en 1958 que M. Insall a eu la première occasion de mettre en pratique ses idées sur la conservation urbaine. Le sujet n'était que de modeste envergure, mais il était d'une valeur considérable par sa qualité: il s'agissait de Blanchland, un village du Northumberland (*Fig. 10*). Il a préparé l'étude en tenant compte de l'emploi de terrain, du caractère urbain, du grain des pavés, des distributions et services, tout en faisant attention aux qualités pratiques aussi bien qu'esthétiques et visuelles de la

⁷ Voir Kitchen, P., *A Most Insettling Person*, Londres 1975.



FIG. 10. Blanchland, Northumberland; un projet pour faire revivre un village.

tradition locale de construction. Cette étude défricheuse a été suivie en 1961 par une autre pour Lavenham, ville du Suffolk, qui est d'un tout autre caractère (Fig. 11). L'équipe n'avait plus affaire avec la pierre du Nord de l'Angleterre, mais avec les maisons en pans de bois de l'Est-Anglie; non pas avec une petite communauté rurale, mais avec une communauté urbaine plus grande. C'est alors qu'elle a découvert que les mêmes méthodes d'étude et d'analyse portent les mêmes fruits. 'Pour moi, cette sorte d'exercice ressemble passablement au jardinage,' dit-il.

Une ville, c'est un être vivant, avec des éléments qui sont souvent très forts; si on arrive à les contenir comme les plantes du jardin on peut arriver aussi à l'équilibre qu'il faut entre la croissance et le dépérissement.

Ce compte rendu sur Lavenham est devenu un modèle pour d'autres études, y compris celles sur Thaxted, Blandford Forum, et Saffron Walden qui sont toutes trois sorties du bureau de M. Insall. Quant à Lavenham, son bureau a été retenu pour y travailler jusqu'en 1974, ce qui lui a permis de mettre à l'épreuve quelques-unes des idées et de les contrôler.

Le bureau a grandi peu à peu depuis la fin des années 1950, et il a acquis une clientèle plus nombreuse. Au début, M. Insall s'est occupé de

plusieurs maisons de campagne en travaillant dans le bureau d'un autre architecte. Il se souvient qu'un appel téléphonique reçu de Kedleston qui est une des grandes maisons construite par Robert Adam. Cet appel l'a conduit en 1956 à faire l'examen d'une structure. A partir de ce moment-là il a commencé à établir sa propre clientèle, et en 1958 il a fondé son propre bureau, lui et une secrétaire qui travaillait à mi-temps. L'équipe, qui devenait de plus en plus grande, a déménagé deux fois avant d'arriver à son adresse actuelle en 1969.

Nous lui avons parlé de l'organisation de son bureau et des responsabilités des membres de l'équipe. En tant que partenaire principal, il ne s'occupe pas personnellement de beaucoup de projets; ses cinq partenaires associés ont pleine liberté pour chaque projet, traitent directement avec les clients, et se voient attribuer le mérite de leur travail. Chaque associé a deux ou trois architectes assistants, et il y a un expert consultant métreur. Puisque le bureau a préparé plusieurs comptes rendus et projets pour des villes historiques, nous avons demandé à M. Insall s'il estimait le diplôme d'urbaniste essentiel pour bien y travailler. Il nous a fait remarquer que dans son bureau il était le seul à posséder un tel

FIG. 11. Lavenham, Suffolk; vue générale de Water Street qui fait ressortir le caractère hautement visuel de cette ville aux maisons en saillies, à pans de bois, ou aux façades crépies (Christopher Dalton).

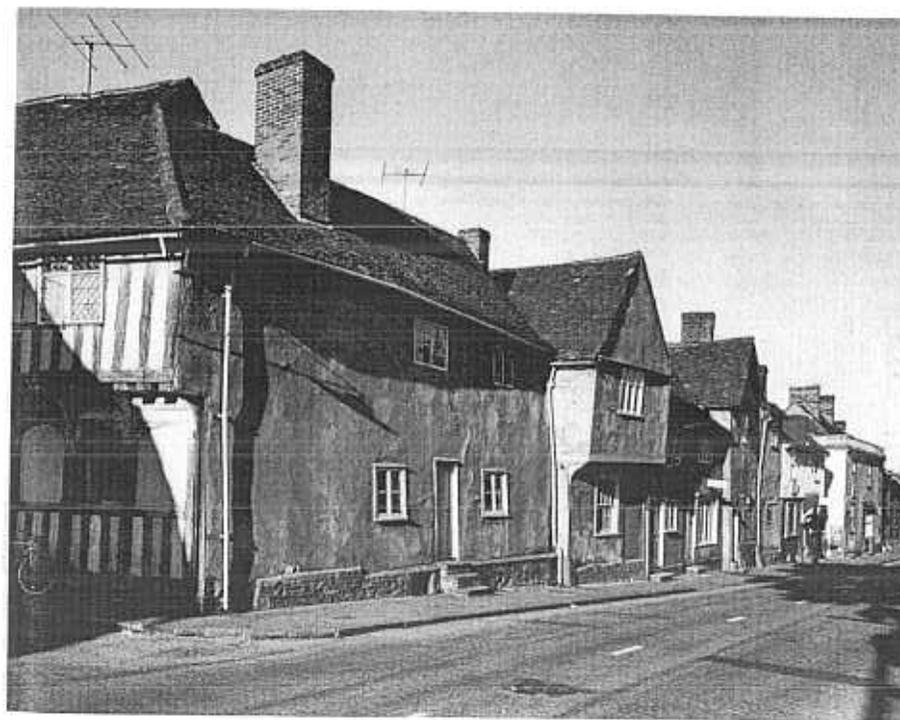




FIG. 12. Shincliffe, près de Durham; développement nouveau qui répond à l'esprit et à la forme du village (Turners (Photography) Ltd.).

diplôme, et il a expliqué que pour lui il était plus important d'avoir une vision plus large et de savoir comment coordonner les opinions d'autres experts (pour la circulation routière, par exemple). Il est revenu sur ce point lorsque nous lui avons demandé quelles qualités il cherchait chez ses associés. 'Le flair, la sensibilité, la compétence, bien sûr,' a-t-il répondu, mais il fait grand cas aussi de la capacité de coordonner le travail des autres. Il estime qu'un bon travail d'équipe est essentiel dans la pratique de la conservation, et tout en exprimant son respect pour des collègues qui sont particulièrement doués pour un côté spécialisé du travail, il pense qu'il est nécessaire de pouvoir regarder d'une façon globale et offrir des opinions équilibrées et positives. On remarque encore une fois l'influence des deux années au cours desquelles il a absorbé les idées de Geddes et de Rowse. La bonne ambiance qui est en évidence dans son bureau montre clairement que M. Insall est tout à fait réaliste quand il recherche ces qualités; le fait que certains membres du bureau y travaillent depuis bien longtemps l'indique aussi.

Nous lui avons demandé s'il s'est appliqué dès le début à la conservation urbaine et régionale, plutôt qu'à celle des bâtiments historiques individuels. Il est vrai qu'on pourrait le penser, en voyant la le nombre important de projets de cette sorte qu'il entreprend, mais il n'a

pas fait le choix délibéré de s'y spécialiser, même si ses propres inclinations se sont tournées vers cet aspect de la conservation dès le début de sa carrière. Accepte-t-il alors des commissions pour des bâtiments entièrement neufs? Oui, mais relativement peu, et en général pour des maisons. Il s'intéresse surtout à de petites groupes de bâtiments qu'il peut relier au caractère du site même (Figs 12 et 13); mais il ne voit pas de grandes différences entre les problèmes, que les bâtiments soient nouveaux ou anciens. La discipline mentale est la même, estime-t-il; pour l'un comme pour l'autre, on commence par l'analyse. Pour l'un il faut faire l'analyse



FIG. 13. Chester, Castle Street; maisons nouvelles insérées dans le tissu urbain serré du Conservation Area qui fait partie du Bridgegate Conservation Action Programme (Colin Westwood).

d'un bâtiment déjà en existence, et pour l'autre, l'analyse du site. On entend ici un écho, peut-être, de l'influence de Lethaby qui a énoncé certaines nécessités préalables, et qui a dit que, une fois ces conditions satisfaites, on n'aurait plus besoin de s'occuper de la beauté, 'car elle s'en occuperait elle-même.'

Au cours de sa vieillesse, Lethaby avait posé son regard sur ce que les architectes du 'Modern Movement' avait à offrir comme architecture fonctionnelle, et il avait conclu qu'il 'n'y avait là qu'une autre sorte de mystification de styliste à laisser passer avec un haussement des épaules—le 'bon vieux style moderne'—car il nous faut un style à copier.'⁸ Il nous a semblé raisonnable de partir de là en demandant l'opinion de M. Insall sur l'insertion de bâtiments nouveaux dans les villes historiques.

Il a fait remarquer d'abord qu'évidemment le nouveau bâtiment se tiendrait parmi d'autres constructions. Par conséquent on devrait insister pour que chaque projet soumis aux urbanistes pour le permis de construire montre la relation entre le projet et les bâtiments tout autour.

Cette relation comporte plusieurs éléments: questions d'échelle, de matériaux, de profil contre le ciel, d'alignement de façade. Elle peut être quelque chose de bien plus subtile: une impression de solidité, de tape-à-l'oeil ou de réserve. Il peut même s'agir d'allusions nostalgiques ou littéraires autant que de questions de forme. S'accorder en chaque détail ne serait que copier, et une copie, rien que par sa propre existence, dévalorise et amoindrit l'original. Voilà des eaux bien profondes où l'architecte doit nager s'il ne veut pas être submergé.

Quant aux projets en pastiche, M. Insall s'est montré circonspect, tout en admettant qu'il y a des circonstances relativement exceptionnelles qui suggéreraient peut-être une telle solution. Encore faut-il distinguer entre pastiche et remplacement; dans certains cas, par exemple, il a construit des façades et des bâtiments en réplique parce qu'il était convaincu que la situation exigeait le remplacement de ce qui avait existé auparavant et qu'on avait démoli entre temps. On considérerait ces remplacements par la suite comme des bâtiments qui n'avaient jamais été démolis (*Fig. 14*). Encore une fois, en parlant de la conservation d'une façade d'un bâtiment démoli pour servir de façade à son successeur, il a refusé de donner une réponse dogmatique. M. Insall estime qu'il existe des situations où une façade particulière contribue d'une façon majeure au caractère du lieu, à tel point que sa destruction amènerait une perte considérable et évidente; dans un tel cas, il pense qu'il serait raisonnable de conserver la façade, en ajoutant que l'on devrait garder de l'ancien bâtiment les divisions majeures telles que les murs de démarcation et au moins la profondeur d'une pièce.

Un exemple de sa façon de conserver les façades se trouve à Monmouth, sur la frontière entre l'Angleterre et le Pays de Galles. Du bâtiment qui datait de 1838 un incendie en 1963 n'a laissé que les murs. La décision a été prise de restaurer ce qui avait survécu, en adaptant le

⁸ Cité chez Macleod, R.K., *Style and Society*, Londres 1967.



FIG. 14. Great Ormond Street, Bloomsbury, London; façades reconstruites d'une rangée de maisons du dix-huitième siècle, qui conservent les huisseries originales et qui reproduisent tous les changements subis au cours de l'histoire des maisons. À l'intérieur, la conversion en appartements de la part du London Borough of Camden a gardé autant que possible les escaliers originaux (*Colin Westwood*).



bâtiment pour servir de musée, de bureau de poste, de café et de galerie. De plus, au premier étage on a installé du côté qui longe la rivière de nouveaux bureaux, qui se trouvent actuellement derrière une façade vitrée en zigzag, que l'on ne prendrait évidemment jamais pour une partie du bâtiment original du XIXe siècle (Fig. 15).

S'il doit faire le dessin d'un nouveau bâtiment dans un quartier historique, M. Insall essaie (chose facile à dire, mais moins facile à accomplir) simplement de retenir et de perpétuer le caractère de la rue dans laquelle il construit en faisant écho à l'échelle générale et en choisissant des matériaux qui soient compatibles avec ceux des bâtiments voisins. Il nous a renvoyés aux travaux accomplis par son bureau à

Winchester pendant les années 1970. On leur avait demandé de préparer une étude du secteur central et d'y incorporer les résultats d'une enquête faite chez tous les habitants du quartier, un inventaire des matériaux de construction et une analyse détaillée des rues, de la circulation automobile et piétonnière, et l'effet de certaines perspectives et échappées de vue possibles. Une partie de ce compte rendu formulait des propositions pour le redéveloppement d'une section du quartier de Westgate en harmonie avec la rue historique de High Street, à la même échelle. C'est après cette étude que le bureau a été chargé du dessin des nouveaux bâtiments, terminés en 1976.

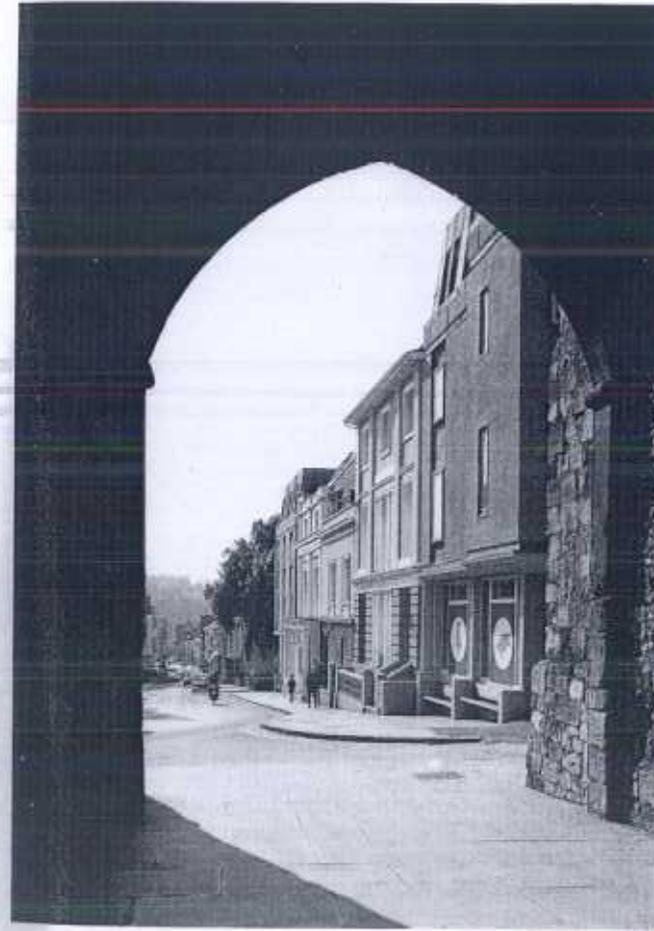


FIG. 16. Winchester, Hampshire; un trio de bâtiments plus anciens incorporé dans un nouvel immeuble de bureaux dans High Street pour le Hampshire County Council. Le nouveau projet se relie par son échelle et par ses matériaux au caractère du site et au milieu urbain général (Colin Westwood).

FIG. 17. Lower Bridgegate Street, Chester, Cheshire; une partie du quartier Bridgegate, pour lequel une étude détaillée a été préparée, avec l'intention de lui rendre sa vigueur et son animation, et d'encourager les propriétaires privés de collaborer avec le conseil municipal (*Crown copyright*).



M. Insall a décrit cette étude à Winchester dans un de ses articles:

Il se présentait aux architectes... une High Street affairée, en pente, ou les façades individuelles descendaient comme autant de marches; ils ont vu se présenter plusieurs mélanges possibles de nouveaux éléments avec les anciens. Ils ont décidé que la meilleure solution serait de remplacer deux anciens bâtiments par des bâtiments nouveaux à chaque bout de la rue, pour faire comme des serre-livres; ces nouveaux bâtiments se prolongeraient derrière leurs voisins pour descendre la pente en marches, ce qui offrirait une augmentation de surface pour des bureaux et pour le mouvement des gens. Dans la partie centrale de la vieille rue on avait ajouté une devanture de magasin moderne, mais qui manquait entièrement de mérite; on pouvait s'en débarrasser pour en faire une entrée nouvelle, centrée par bonheur sur l'axe de la Grande Cour de la nouvelle Cour d'Assises qui se trouve derrière cette rue. Les plus belles pièces de devant, surtout une qui contenait de belles gypseries, devraient rester; les murs de refend, qui étaient en bon état, de même. Derrière ce mur il y avait un nouveau couloir qui

mène à des bureaux, à plan ouvert ou cloisonnés, à volonté. A l'intérieur deux cages d'ascenseur et un escalier occupent le centre du nouveau bâtiment, tandis que la longue élévation en forme de marches qui donne sur la cour est divisée en quatre par deux cages d'escalier et l'entrée centrale... La solution architecturale consiste donc en des masses interrompues, qui remontent la pente et qui renferment et incorporent les bâtiments existants (*Fig. 16*).⁹

L'endroit où M. Insall et ses collègues se sont identifiés le plus avec un urbanisme de sauvegarde, et ceci au cours d'une longue période, c'est Chester (*Fig. 17*). Le gouvernement avait choisie Chester comme une des quatre villes historiques pour lesquelles il avait demandé la préparation d'études de conservation, études publiées en 1968. 'Le but de ces études est de découvrir comment réconcilier nos villes historiques avec le vingtième siècle sans les détruire,' lit-on dans la préface écrite par le Minister of Housing and Local Government; et au cours des 260 pages de son étude sur Chester l'équipe de M. Insall a pu développer la méthodologie dont elle s'est servi dans les études précédentes.¹⁰ Au moment où il a été invité à préparer cette étude, une route circulaire autour du centre de la ville était déjà en chantier, et il fallait assimiler cet élément majeur dans l'aperçu de la ville totale. L'équipe a examiné la position de la ville du point de vue géographique, son importance régionale, le réseau de communications, et sa situation économique. Cette étude terminée, on a procédé à une analyse détaillée de la qualité des intérieurs comme des extérieurs de 442 bâtiments—qualité architectonique ou qualité qui dérivait de leur contribution à l'urbanité. L'étude a examiné aussi quelques cas qui ont été désignés d'une importance essentielle rien que par leur situation. On a examiné les bâtiments peu utilisés (et il y en avait une grande proportion) et, finalement, on a offert un programme détaillé et échelonné d'action et de conservation, sans oublier cet élément essentiel pour la conservation—les finances.

Il n'y a pas de doute que le Conseil Municipal de Chester ait pris une bonne décision quand il a désigné Donald Insall and Associates comme experts consultants après avoir accepté leur compte rendu. Les parisiens ont organisé un bureau local pour les consultations qu'ils visitent encore régulièrement. Nous lui avons demandé par conséquent s'il avait pu voir ses idées se réaliser au cours des quatorze années qui se sont écoulées depuis la parution de son rapport. Il a répondu que l'enthousiasme local s'est montré plus grand qu'il n'aurait espéré. Chester a été la première ville à nommer son propre urbaniste conservateur (*Conservation Officer*) à plein-temps, et la seule du pays à percevoir une taxe municipale pour la conservation.¹¹ En tant qu'expert consultant, il fait avec les autorités municipales l'examen de chaque projet qui touche à la conservation, et pour cela il y a une réunion régulière tous les trois mois. En général il est très content du résultat, et il estime que sa relation avec la ville ressemble assez à celle d'un architecte en chef français avec le secteur sauvegardé dont il est responsable. De temps en temps il prépare des

⁹ 'Integrating New and Old Buildings,' *The Structural Engineer*, (1978) 564, no. 2, 39-43.

¹⁰ *Chester: a Study in Conservation*, Londres 1968.

¹¹ L'allocation actuelle de la part de la ville est de £200,000 par an, à laquelle s'ajoutent approx. £200,000 du Department of the Environment (ces allocations sont distribuées chaque année pour soutenir certains projets moyennant une somme équivalente fournie par des fonds particuliers).

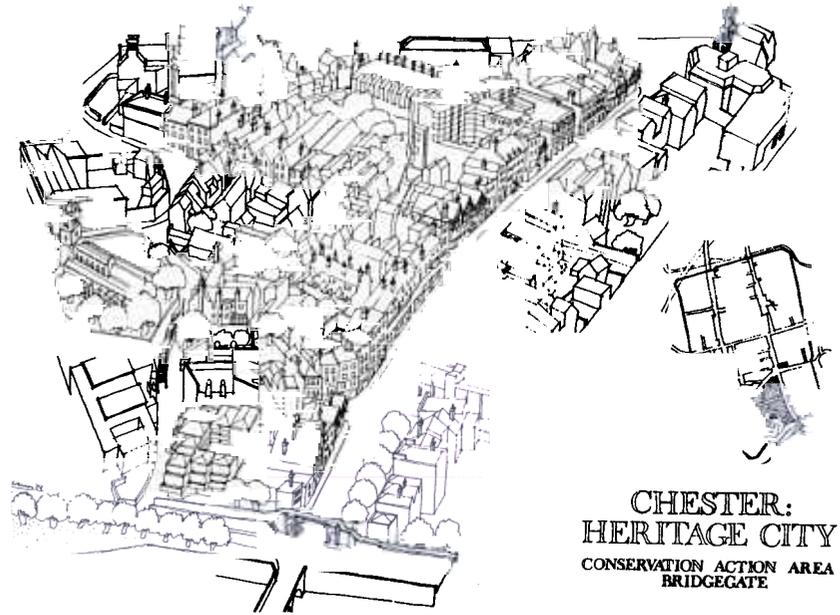


FIG. 18. Chester; Bridgegate Conservation Area.

comptes rendus intérimaires, et en 1976 en collaboration avec le Directorate of Technical Services de la ville il a soumis au Conseil Municipal une étude qui a passé en revue les changements à l'échelle nationale, les changements de propriétaires de bâtiments et les changements de leur utilisation, et les progrès réalisés dans le programme. L'information de base est tenue à jour, les questions de priorité sont revues et les recommandations faites pour l'extension de la liste officielle de bâtiments protégés, comme pour la désignation d'autres *Conservation Areas*¹² (Fig. 18). Il croit fermement à la nécessité de cette sorte de contrôle intérimaire, parce que la conception anglaise de la nature de la ville est celle d'un changement continu; il ne saurait y avoir de plan permanent, et encore une fois M. Insall¹³ insiste sur la qualité de pragmatisme qui règne dans la pratique de la conservation en Angleterre.

Quels changements voudrait-il voir? En tant que secrétaire honoraire de la Conference on Training Architects in Conservation (fondée pour exprimer les désirs des groupes ayant besoins des services d'un architecte) depuis son inauguration en 1959, il aimerait voir une meilleure formation pour tous les architectes en ce qui concerne les principes fondamentaux de la conservation. La tradition française de formation spécialisée préparatoire à ce travail lui inspire quelques sentiments d'envie, mais il accepte aussi que chaque pays a sa propre façon de faire les choses, et que les systèmes de formation et d'organisation employés ailleurs ne seraient pas forcément souhaitables dans d'autres pays. La méthode anglaise a des désavantages, cela est vrai; mais elle a aussi des avantages, et entre eux, M.

¹² *Conservation in Action: Chester's Bridgegate* est actuellement sous presse (1982) et sera publié au cours de l'année par Her Majesty's Stationery Office.

¹³ M. Insall est aussi membre du Historic Buildings Council, de l' Ancient Monuments Board et du comité national de l' ICOMOS. Il est bien connu comme conférencier en Angleterre comme à

Insall donne une place importante au degré de participation réciproque de la part du public.

La conservation est contagieuse et il y a beaucoup d'inspiration mutuelle et d'encouragement. Si on agit d'une façon positive et constructive on encourage les autres, et c'est étonnant de voir avec quelle rapidité les efforts peuvent se multiplier.

On pourrait entendre dans cette phrase un écho d'appel qu'a lancé Patrick Geddes:

les villes, les villages, les groupes, les associations doivent travailler à leur propre salut régional... pour... faire partie d'un projet qui a toujours de l'avant et que les années à venir pourront réaliser.

Summary

Born in Clifton, the elegant Bristol suburb, in 1926 Donald Insall trained at the Royal West of England Academy and the Royal Academy Schools in London. His own preference for old buildings is obvious in the details of his student years and the prizes he was awarded. One of these, the Banister Fletcher Essay Medal, was given for an essay on the subject of William Richard Lethaby, a sensitive and influential architect who taught eighty years ago that although architecture should be innovative, 'we cannot forget our historical knowledge, nor would we if we might'. Lethaby was deeply involved in the work of the Society for the Protection of Ancient Buildings, founded by William Morris and John Ruskin in 1877, and his ideas and writings were influential on Mr. Insall, who feels the revered figure 'had become a part of me'. And so it was appropriate that in 1952 he was awarded a Lethaby Scholarship by the SPAB.

The Society is as active as ever today, and is naturally regarded as the doyen of amenity societies. Mr. Insall spoke with respect of the great contribution made to our understanding of old buildings by Morris and his followers, many of whose ideas about the evaluation of old buildings are now generally accepted. But he does not think a rigid philosophy based on these should be applied. Only after making a realistic assessment can a philosophy be matched to a solution. Whether the subject is an historic building or an historic area of a town, it is necessary first to appreciate, to appraise, and to apprehend the elements themselves, their potential and the pressures on them. Only then can one formulate a policy of affecting or guiding continuing change; there cannot be a standard answer.

We discussed this in relation to two country houses.

Asgill House, designed in the 1760s, had been extended both upwards and outwards, and the individual quality of the design had been lost. In 1970, a change of lease holder of this Crown property provided the opportunity to restore it to its original form, a task that was relatively easy because of the existence of contemporary plans, elevations and topographical views. Was it a correct decision to remove the additions of later generations which were a part of the building's history? Here was a case which required a balancing of values after a realistic assessment had been made, and the original concept of the architect was rated more highly than the historical values represented by the additions.

Chevening, the second house we discussed, presented a complicated problem. Dating from the late sixteenth century, it had undergone many major changes before the last private owner died and left the property to the nation. Its structural condition made some major work inevitable, but there were several possible alternative treatments. However, it was decided the house should be allowed to reflect the best of the heritage left by the Stanhope family. Nevertheless, alterations to its external appearance were made, partly for structural, partly for architectural reasons. The final result, thought Mr. Insall, might be considered an example of English pragmatism, in which the present condition of the building, the necessary repairs, the proposed use, the historical significance and the aesthetic evaluation, had all been taken into account and balanced before a recommendation was made.

If some of these decisions might seem to be departing from the sound general principles laid down by William Morris and his colleagues, Mr. Insall

feels they resulted from realistic assessments, and that these must be preferred to dogmatic decisions. He acknowledges the influence exerted on his own work by the principles of the SPAB, with which he has remained closely associated. But in his own case he is grateful too for the complementary experience of two years as a member of a full-time course at the School of Planning and Research for Regional Development. This was a London-based course organized by E.A.A. Rowse, whom Mr. Insall recalls as a visionary who took much of his inspiration from Sir Patrick Geddes, one of the pioneers of environmental planning. There was a reiterated philosophy based on the need for continuity both in buildings and in towns, and on a conservative approach to planning and renewal.

From 1958 onwards Mr. Insall and his professional team had an opportunity to put into practice his ideas about urban conservation. His pioneering study was of Blanchland, a village in Northumberland; but this was followed by a steady succession of studies and reports on historic villages and towns, rising to a climax with the publication of *Chester: a Study in Conservation* in 1968. This city was assessed in geographical and regional terms, and in respect of its communications and local prosperity. Then 442 buildings were analysed for their architectural quality and their contribution to the townscape. The underused accommodation was assessed, and finally a detailed, phased programme of conservation and action was recommended. This did not fail to consider a final, vital dimension in conservation—its cost.

It was undoubtedly a wise decision of the Chester City Council to appoint Donald Insall and Associates as consultants after the report had been accepted. We asked if he thought his ideas had been realized during the last fourteen years. Local enthusiasm, he replied, had caught on more than he had dared to hope. The city was the first to appoint a full-time Conservation Officer, and the only one in Britain to levy a conservation rate. Interim reports are produced from time to time, basic information is updated, priorities are allocated, and recommendations are made about the further listing of buildings and designation of Conservation Areas. He believes such reviews are necessary because the English concept of a town is of one that is continually changing; no plan can be permanent, and once again he stressed the pragmatic nature of conservation practice in his country. He recognizes that each country has its own way of doing things, and that other systems would not necessarily travel well. There are advantages and disadvantages of the English method; and among the former he rates highly the degree of public participation and appreciation. 'Conservation is contagious and there is a great

deal of mutual inspiration and encouragement. By being positive and constructive others are encouraged and it is amazing how soon your efforts are multiplied'.

Resumen

Nacido en Clifton, la elegante zona residencial de Bristol, en 1926, Donald Insall estudió en la Royal West of England Academy y los centros de la Royal Academy en Londres. Su preferencia por los edificios antiguos aparece claramente en los detalles de sus años de estudiante y los premios obtenidos. Uno de éstos, la Banister Fletcher Essay Medal, le fue otorgado por un ensayo sobre el tema de William Richard Lethaby, arquitecto sensible e influyente que ochenta años atrás predicó que, a pesar de que la arquitectura debe ser innovadora, 'no podemos olvidar nuestros conocimientos históricos, ni lo haríamos si fuese posible'. Lethaby participó intensamente en el trabajo de la Sociedad para la Protección de Edificios Antiguos, fundada por William Morris y John Ruskin en 1877, y sus ideas y sus escritos influyeron en Mr. Insall, quien siente que la reverenciada figura 'se había convertido en parte de mí'. Así pues, resultó adecuado que en 1952 la Sociedad le concediese una de las becas Lethaby.

La Sociedad sigue tan activa como siempre y se la considera sin discusión como decana de este tipo de sociedades. Mr. Insall habló con respeto de la vasta contribución a nuestro conocimiento de los edificios antiguos llevada a cabo por Morris y sus seguidores, muchas de cuyas ideas sobre la evaluación de edificios antiguos son ahora de aceptación general. Pero no cree que deba aplicarse una filosofía rígidamente basada en ellas. Solamente después de una evaluación realista puede adaptarse una filosofía a una solución. Tanto si se trata de un edificio histórico como de la zona histórica de una ciudad, primero hay que entender, apreciar y valorar los elementos en sí mismos, sus posibilidades y las circunstancias coyunturales que los afectan. Sólo entonces puede formularse la política que afecte o guíe el cambio continuo; no puede existir una respuesta general.

Hablamos de esto en relación con dos mansiones rurales. Asgill House, diseñada en los años sesenta del siglo XVIII, había sido ampliada en sentido horizontal y en sentido vertical, perdiéndose las características individuales del diseño. En 1970, el cambio de arrendatario de este edificio, propiedad de la Corona, creó la ocasión de devolverle su forma original, tarea que resultó relativamente fácil a causa de la existencia de planos y aspectos topográficos contemporáneos.

¿Era correcta la decisión de eliminar los añadidos de otras generaciones, que formaban parte de la historia del edificio? El caso requería una confrontación de valores después de haber efectuado un estudio realista, y la concepción del arquitecto original se consideró más digna de estima que los valores históricos que representaban los añadidos.

Chevening, la segunda mansión comentada, planteaba un complicado problema. De fines del siglo dieciséis, la propiedad había sufrido muchos cambios importantes antes de que muriese su último propietario particular dejándola a la nación. Su condición estructural hacía ineludibles varias obras de consideración, pero había diversas posibilidades de tratamiento. Con todo, se decidió que la casa debía reflejar lo mejor del legado de la familia Stanhope. De todos modos, se llevaron a cabo alteraciones de su aspecto exterior; en parte por motivos estructurales, en parte por motivos arquitectónicos. El resultado final, según Señor Insall, podría ser considerado como ejemplo del pragmatismo inglés: la actual condición del edificio, las reparaciones necesarias, el destino propuesto, el significado histórico y la valoración estética se habían tenido en cuenta y habían sido contrastados antes de que se hiciera ninguna recomendación.

Si algunas de estas decisiones parecen apartarse de los principios generalmente correctos establecidos por William Morris y sus colegas, Señor Insall cree que son el resultado de una evaluación realista y que deben preferirse a decisiones dogmáticas. Reconoce la influencia ejercida en su propia obra por los principios de la Sociedad para la Protección de Edificios Antiguos, con la cual ha continuado su asociación. Pero, por lo que se refiere a su propio caso, también se siente agradecido por la experiencia obtenida en sus dos años de miembro pleno en el curso celebrado en la Escuela de Planificación e Investigación para el Desarrollo Regional (School of Planning and Research for Regional Development). Este curso, con sede en Londres, fue organizado por E.A.A. Rowse, al que Mr. Insall recuerda como visionario inspirado en grado sumo por Patrick Geddes, uno de los vanguardistas de la planificación del medio ambiente. Se insistió en la filosofía basada en la necesidad de la continuidad tanto en edificios como en ciudades, y en un enfoque conservador de la planificación y renovación

A partir de 1958, Mr. Insall y su equipo técnico tuvieron la oportunidad de llevar a la práctica sus ideas sobre la conservación urbana. Su estudio inicial fue sobre Blanchland, pueblo de Northumberland; pero pronto se vio seguido por una sucesión de estudios e informes sobre pueblos y ciudades históricas, el cual culminó en la publicación de *Chester: a Study in Conservation*, en 1968. La ciudad fue estudiada en sus aspectos geográfico y regional, y con respecto a sus comunicaciones y prosperidad local. A continuación, se analizaron 442 edificios por su calidad arquitectónica o por su contribución al perfil de la ciudad. Se evaluó el espacio habitable mal aprovechado y, finalmente, se recomendó un detallado programa de conservación y acción en diversas fases, el cual no olvidó incluir un aspecto vital de la conservación: el coste.

Las autoridades de la ciudad de Chester estuvieron indudablemente acertadas en contratar a Donald Insall y Asociados después de que el estudio hubiese sido aceptado. Le preguntamos si creía que sus ideas se habían llevado a cabo durante los últimos catorce años. Contestó que el entusiasmo local había sido mayor de lo que se había atrevido a esperar. Esta ciudad fue la primera en nombrar un funcionario encargado de la conservación y la única en Gran Bretaña en crear un impuesto para la conservación. De vez en cuando se preparan informes, se ponen al día los datos, se decide qué es lo más urgente y se recomiendan nuevos edificios y zonas de conservación. Considera que estos informes son necesarios porque el concepto inglés de la ciudad es el de algo en cambio permanente; ningún plan puede ser eterno y hay que volver a insistir en el carácter pragmático de la conservación en este país. Reconoce que cada país tiene su manera de hacer las cosas y que otros sistemas pueden resultar inadecuados. El sistema inglés tiene sus ventajas y sus desventajas; entre aquéllas, considera muy estimable el grado de participación y apreciación pública. 'La conservación es contagiosa y crea mucha inspiración y ánimo de efecto recíproco. El ser positivo y constructivo es algo que alienta a los demás, y resulta asombroso ver cómo se multiplican los esfuerzos.'